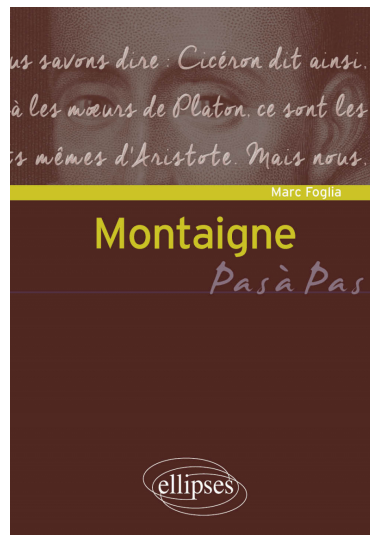


## Extrait de l'ouvrage : Marc Foglia, *Montaigne*, Ellipses, 2021

L'ouvrage est une présentation générale de la philosophie de Montaigne.



Lien sur le site des éditions Ellipses, où un autre extrait est disponible :  
[https://www.editions-ellipses.fr/accueil/13903-25645-montaigne-9782340060807.html#/1-format\\_disponible-broche](https://www.editions-ellipses.fr/accueil/13903-25645-montaigne-9782340060807.html#/1-format_disponible-broche)

L'extrait ci-dessous est destiné aux enseignants, en lien avec la seconde partie du programme de la spécialité HLP en classe de 1<sup>ère</sup> :

### **les représentations du monde**

- Découverte du monde et pluralité des cultures
- Décrire, figurer, imaginer
- L'homme et l'animal
-

N.B. Les citations en gris renvoient à la 1<sup>ère</sup> édition des *Essais* (1580), les citations en bleu aux ajouts de la seconde (1588). Les citations en rouge sont des ajouts manuscrits de Montaigne sur ce que l'on appelle l'Exemplaire de Bordeaux, la dernière version des *Essais* connue.

L'édition de référence est celle de Pierre Villey aux PUF (1924, plusieurs rééditions) en trois volumes.

## Extrait du chapitre II.2 : « cultiver le sens du relatif<sup>1</sup> »

Un enfant difforme est montré comme une bête de foire à des fins lucratives, rapporte Montaigne dans le chapitre « D'un enfant monstrueux » (II, 30). Est-ce un enfant, un monstre, ou les deux<sup>2</sup> ? Il n'existe pas de monstre au regard de « l'infinité des formes » dans la nature. Ce jugement est ici renforcé par la référence au Dieu créateur qui contemple son « ouvrage » après l'avoir fait.

Ce que nous appellons monstres ne le sont pas à Dieu, qui voit en l'immensité de son ouvrage l'infinité des formes qu'il y a comprises ; et est à croire que cette figure qui nous estonne, se rapporte et tient à quelque autre figure de mesme genre inconnu à l'homme<sup>3</sup>.

Si nous ne parvenons pas à rattacher un individu à un genre connu, ce n'est pas que l'individu serait monstrueux en lui-même, c'est qu'il appartient sans doute à un « genre inconnu » ou bien à des « formes métissées et ambiguës<sup>4</sup> » évoquées dans l'Apologie. Les phénomènes que nous jugeons monstrueux sont relatifs aux limites de notre connaissance.

Efforçons-nous de voir tout ce que nous ne percevons pas, ou bien ce que nous ne voyons que très partiellement. Aussi bien dans le chapitre « Des Cochons » (III, 6) que dans le chapitre « Des Cannibales » (I, 31), Montaigne note que le Nouveau Monde n'est sans doute pas le dernier continent à être

<sup>1</sup> Marc Foglia, *Montaigne*, Ellipses, 2021, pp. 66-74

<sup>2</sup> Il est difficile ici de ne pas penser à *Elephant Man* (1980) de David Lynch. Le film nous confronte à la monstruosité, que nous finissons par accepter comme difformité physique. En revanche, notre indignation grandit face à la curiosité malsaine dont le héros, Joseph Merrick, est la victime. Le docteur Treves finit par s'exclamer : « Ce n'est pas lui le monstre, c'est vous ! »

<sup>3</sup> II, 30, 712C

<sup>4</sup> II, 12, 525A

découvert<sup>5</sup>. La Renaissance correspond à un élargissement fantastique du monde connu. Avec la théorie héliocentrique, Copernic agrandit le rayon de l'univers d'un facteur deux mille<sup>6</sup>. L'Europe devient une petite partie de la Terre, la Terre un point dans le système solaire. Dans « l'Apologie de Raymond Sebond » (II, 12), Montaigne réserve un accueil plutôt favorable à Copernic, à la différence de la quasi-totalité de ses contemporains<sup>7</sup>. Ce n'est ni parce qu'il serait par principe favorable aux nouveautés, ni parce que l'héliocentrisme correspondrait mieux aux observations et aurait davantage de chances d'être vrai. La raison en est que la nouvelle cosmologie a l'avantage de relativiser fortement l'importance de la Terre.

Mais qui se presente, comme dans un tableau, cette grande image de nostre mere nature en son entiere magesté ; qui lit en son visage une si generale et constante varieté ; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une pointe tres delicate : celui-là seul estime les choses selon leur juste grandeur. Ce grand monde, que les uns multiplient encore comme especes sous un genre, c'est le mirouer où il nous faut regarder pour nous connoistre de bon biais<sup>8</sup>.

Le « grand monde » du système solaire fournit à l'homme un « miroir » utile à la connaissance de soi et de son petit monde. Et si notre monde, par analogie avec le vivant, était comparé à une « espèce » au sein d'un « genre » ? La remarque semble anticiper la place que nous assignons aujourd'hui au système solaire dans la Galaxie.

---

<sup>5</sup> I, 31, 203A : « Je ne sçay si je me puis respondre que il ne s'en face à l'advenir quelque autre, tant de personnages plus grands que nous ayans esté trompez en cette-cy » ; II, 12, 571A ; III, 6, 908B : « et qui nous respond si c'est le dernier de ses freres, puis que les Daemons, les Sybilles et nous, avons ignoré cettuy-cy jusqu'asture ? » La prudence de Montaigne est validée rétrospectivement : les marins néerlandais de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales découvrent le continent australien en 1606. Pourtant, une *Terra australis incognita* était déjà représentée la Renaissance, continent dont on supposait l'existence depuis Aristote.

<sup>6</sup> Jean Delumeau, *La Civilisation de la Renaissance*, Arthaud, 1967, pp. 503-506

<sup>7</sup> II, 12, 570-571A

<sup>8</sup> I, 26, 157A. Pascal semble se souvenir de ce passage des *Essais* lorsqu'il guide l'imagination à se représenter la taille de l'univers. « Qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers, que la terre lui paraisse comme un point au prix du vaste tour que cet astre décrit, et qu'il s'étonne de ce que vaste tour lui-même n'est qu'une pointe très délicate à l'égard de celui que ces astres, qui roulent dans le firmament, embrassent. »

La relégation cosmique de la planète Terre ne correspond évidemment pas à l'opinion que l'homme se fait de sa grandeur. Contre notre tendance à la « royauté imaginaire », il faut donc nous efforcer d'imaginer que les contours de notre expérience sont très resserrés par rapport à l'immensité de la nature. Face aux bouleversements astronomiques de son temps, Montaigne s'appuie sur l'hypothèse antique de la pluralité des mondes, qu'il évoque à sept reprises dans les *Essais*<sup>9</sup>.

Or, s'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, Epicurus et presque toute la philosophie a pensé, que sçavons nous si les principes et les regles de cettuy cy touchent pareillement les autres ? Ils ont à l'avanture autre visage et autre police<sup>10</sup> ?

C'est chez Lucrèce que l'on trouve une conception de la nature comme perpétuel engendrement de formes. Montaigne ne retiendra pas cette autre idée épicurienne, selon laquelle les formes ne se transformeraient pas au-delà des limites fixées par les espèces : son monde est aussi vaste que celui du poète épicurien, mais beaucoup plus fluide.

La diversité des êtres que l'on trouve dans l'expérience est infinie. Il en résulte que tout ce que nous pouvons imaginer chez les hommes trouve son pendant dans la réalité. Montaigne n'invente pas les différentes coutumes énumérées dans le chapitre I, 23 consacré à la coutume. Pourtant, le résultat aurait été le même s'il les avait simplement imaginées :

J'estime qu'il ne tombe en l'imagination humaine aucune fantasie si forcenée, qui ne rencontre l'exemple de quelque usage public, et par consequent que nostre discours n'estaie et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le doz à celuy qu'on salue, et ne regarde l'on jamais celuy qu'on veut honorer. Il en est où, quand le Roy crache, la plus favorie des dames de sa Cour tend la main ;

---

<sup>9</sup> II, 12, 514C, « c'estoyent des mondes infinis en nombre » ; 516C : « Epicurus fait les dieux luisans (...) logez, comme entre deux forts, entre deux mondes » ; 524A : « Ta raison n'a en aucune autre chose plus de verisimilitude et de fondement qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes » ; 525A ; 573B ; III, 11, 1027B ; III, 13, 1066B : « reigler tous les mondes d'Epicurus ».

<sup>10</sup> II, 12, 525A

et en autre nation les plus apparents qui sont autour de luy, se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure<sup>11</sup>.

Il existe des peuples qui pratiquent le cannibalisme, d'autres où l'on ne regarde pas la personne que l'on salue, d'autres qui voient une marque honorifique dans le fait de ramasser l'étron du roi. L'imagination la plus débridée ne sera jamais prise en défaut par le réel. Cet usage de l'imagination précède le travail de l'ethnographe, en anticipant sur l'extrême diversité de l'expérience humaine.

Lançons notre imagination à concevoir des coutumes différentes des nôtres, aussi bizarres soient-elles : nous sommes sûrs de tomber juste, même si nous n'aurons pas toujours l'occasion de vérifier que ces manières de faire et de penser existent réellement. L'enquête sur les mœurs des Cannibales confirme l'hypothèse selon laquelle aucune manière de vivre et de penser n'est exclue a priori.

C'est une nation, diroy je à Platon, en laquelle il n'y a aucune espece de trafique<sup>12</sup> ; nulle cognoissance de lettres ; nulle science de nombres ; nul nom de magistrat, ny de superiorité politique<sup>13</sup> (...)

comme si l'imagination européenne était contredite sur les limites minimales qu'elle a fixées à l'existence humaine. Ce que nous découvrons dépasse non seulement les efforts de la poésie pour imaginer une vie heureuse, « mais encore la conception et le désir même de la philosophie<sup>14</sup> ». Si la philosophie s'est trouvée prise en défaut, c'est par manque d'imagination et de « désir ». Aussi vaut-il mieux laisser les choses invraisemblables en suspens, « car de les condamner impossible, c'est se faire fort, par une téméraire présomption, de savoir jusqu'où va la possibilité<sup>15</sup>. »

---

<sup>11</sup> I, 23, 111B

<sup>12</sup> nulle espèce de commerce

<sup>13</sup> I, 31, 206A

<sup>14</sup> I, 31, 206A : « car il me semble que ce que nous voyons par expérience en ces nations là, surpasse, non seulement toutes les peintures dequoy la poesie a embelly l'age doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encore la conception et le desir mesme de la philosophie. »

<sup>15</sup> I, 180A

Si nous voulons porter une juste appréciation sur notre expérience, commençons par en relativiser l'importance. Nous ne pouvons pas faire de nos perceptions la base de la connaissance en général. Il faut en effet imaginer des perceptions du monde très différentes des nôtres, non seulement chez d'autres hommes, mais aussi et surtout chez d'autres animaux, pour nous convaincre de la relativité et de l'imperfection de nos organes sensoriels.

Si les sens sont nos premiers juges, ce ne sont pas les nôtres qu'il faut seuls appeler au conseil, car en cette faculté les animaux ont autant ou plus de droit que nous. Il est certain qu'aucuns ont l'ouïe plus aigüe que l'homme, d'autres la vue, d'autres le sentiment<sup>16</sup>, d'autres l'atouchement ou le goust<sup>17</sup>.

Certains animaux ont une vue plus perçante que nous, d'autres un odorat plus développé. L'argument est d'inspiration sceptique, même s'il est présenté sous la forme d'une certitude paradoxale (« Il est certain »). Or, comme « toute connaissance s'achemine en nous par les sens<sup>18</sup> », comme le veut l'aristotélisme commun, nous devons imaginer qu'il existe d'autres manières d'élaborer des connaissances, à l'opposé du mépris épistémique dans lequel nous tenons les autres vivants.

Tout ce qui nous semble étrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas : comme il nous advient au jugement que nous faisons des bestes<sup>19</sup>.

Même si le point de vue de l'animal sur le monde nous reste « étrange » parce qu'il nous est fondamentalement étranger, ce n'est pas une raison pour ne pas l'imaginer en concurrence avec le nôtre. Depuis le *Théétète*, le têtard ou le babouin remettent en question notre prétention à constituer la « mesure de

---

<sup>16</sup> Inséré dans la liste des organes sensoriels, « sentiment » est ici synonyme d'odorat. L'acception est attestée chez d'autres auteurs de la Renaissance, par ex. dans l'*Heptameron* de Marguerite de Navarre.

<sup>17</sup> II, 12, 596-597A.

<sup>18</sup> II, 12, 587A

<sup>19</sup> II, 12, 454A ; II, 12, 486C : « Enfin tout ce qui n'est pas comme nous sommes, n'est rien qui vaille. »

toutes choses<sup>20</sup> », comme Socrate l'objecte à Protagoras. L'une des occupations les plus utiles du philosophe sera par conséquent d'explorer la diversité des êtres vivants.

Montaigne s'intéresse aux mœurs des peuples amérindiens, s'instruisant sur les Cannibales du Brésil à partir de témoignages comme celui de Jean de Léry. Ce genre de récit suscitait encore la méfiance du public cultivé ; on préférerait s'en tenir à Hérodote, Ptolémée ou encore Strabon en matière de géographie<sup>21</sup>. Si Montaigne ne limite pas ses sources aux Anciens, ce n'est pas parce qu'il pense que de nouvelles études nous rapprocheraient de la vérité, mais parce que nous avons intérêt à multiplier les références. Les livres prendront efficacement le relais de l'expérience et du voyage.

En cette pratique des hommes, j'entends y comprendre, et principalement, ceux qui ne vivent qu'en la mémoire des livres. Il pratiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siècles<sup>22</sup>.

La lecture des auteurs antiques garde toute sa valeur, précisément parce qu'elle nous permet de prendre nos distances à l'égard des modes intellectuelles et des théories en vigueur. Le précepte ne se limite pas à la géographie : toute opinion est bonne à prendre et à examiner, en tant qu'elle illustre l'extrême diversité de la pensée humaine, diversité qui fait pourtant l'objet d'un déni chronique.

Le voyage, la lecture des auteurs et le travail de l'imagination ont pour effet de nous décentrer par rapport à nos convictions. En matière d'éducation, il faut développer très tôt chez l'enfant la capacité à imaginer d'autres points de vue, enrichir le nombre de ses références, multiplier les points de repères pour lui permettre d'échapper à l'étroitesse d'esprit. C'est le sens de la

---

<sup>20</sup> II, 12, 557C : « Vrayement Protagoras nous en comtoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sceut jamais seulement la sienne ». Voir Thierry Gontier, « Intelligence et vertus animales : Montaigne lecteur de la zoologie antique », dans *La question de l'animal. Les origines du débat moderne*, Hermann, 2011, p. 19.

<sup>21</sup> Jean-Claude Margolin et Jean Céard (dir.), *Voyager à la Renaissance*, Maisonneuve et Larose, 1987

<sup>22</sup> I, 26, 156A

« fréquentation du monde », de la lecture des auteurs et à défaut, du travail de l'imagination.

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le jugement humain, de la fréquentation du monde. Nous sommes tous contraints et amoncelés en nous, et avons la vue raccourcie à la longueur de notre nez. On demandoit à Socrate d'où il estoit. Il ne respondit pas : D'Athenes ; mais : Du monde<sup>23</sup>.

L'imagination de Socrate, qui ne sortit d'Athènes que deux ou trois fois pour combattre comme soldat, a été capable de s'étendre à « tout le genre humain » et de tracer ainsi l'horizon d'une pensée cosmopolite. Fort de ce modèle, l'essayiste invite son lecteur à suppléer par l'imagination aux voyages et aux livres - deux occupations que leur coût réservait aux plus fortunés. Chacun doit pouvoir « embrasser l'univers comme sa ville », à l'instar de Socrate, et devenir citoyen du monde sans bouger de chez soi. Le cosmopolitisme prôné par Montaigne découle de l'effort pour prendre en considération d'autres idées et d'autres mœurs, considération qui équivaut à une attitude de tolérance envers des opinions que nous ne partageons pas, et au respect de mœurs qui ne sont pas les nôtres. C'est un effort de mise en perspective et de relativisation de ce qui nous arrive. À la différence du cosmopolitisme stoïcien, il ne procède pas d'une conception rationaliste du monde. Dans le chapitre « De la vanité » (III, 9), Montaigne dit se jouer des barrières, des frontières et des nationalités.

Non parce que Socrates l'a dict, mais parce qu'en verité c'est mon humeur, et à l'aventure<sup>24</sup> non sans quelque excez, j'estime tous les hommes mes compatriotes, et embrasse un Polonois comme un François, postposant cette liaison nationale à l'universelle et commune<sup>25</sup>.

---

<sup>23</sup> I, 26, 157A

<sup>24</sup> à l'aventure : peut-être

<sup>25</sup> III, 9, 973B